Document généré le 23 avr. 2024 06:55

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Trois petits tours et puis s'en va

Claire Varin

Numéro 116, printemps 2008

Éloge de la marche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14082ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Varin, C. (2008). Trois petits tours et puis s'en va. *Moebius*, (116), 139–143.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Claire Varin

Trois petits tours et puis s'en va

Première aube du voyage, rue des Boulangers, non loin des arènes de Lutèce, en octobre de l'an de grâce 1984. Les pas des passants sur les pavés résonnent comme des sabots. Les chevaux du passé, sous ces pas.

Mon prétexte pour être là, neuf mois durant, dans cette ville vieille, fréquentée sur papier depuis une adolescence vouée à la lecture d'auteurs français : participation au séminaire d'une dame de lettres au Collège international de philosophie, dans le pavillon du roi du château de Vincennes.

Face à la Seine, un long sourire ; pour le beaujolais nouveau, un petit soupir.

Une chambre dénichée dans la Maison des étudiants argentins de la Cité universitaire internationale de Paris : celle que Julio Cortázar occupa jadis avant d'emménager dans une pension près du jardin du Luxembourg, où son cadavre serait un jour exposé, assis sur son lit. En ressentir une fierté un peu candide. Les conversations avec la femme de chambre, Fatima la Marocaine. Nos propos qu'elle propagera d'une chambre à l'autre. Les effluves du café, échappées de la cafetière expresso de Francesca, la timide Italienne, comme moi *prêtée* par son pays à la Maison de l'Argentine. Le pavillon désert de la Maison des étudiants cambodgiens aux portes condamnées avec du ciment à cause de la découverte d'une tête féminine dans un placard (horreur qui vaut bien la cuisson historique d'un roi anglais, dans une cuisine du château de Vincennes, pour faciliter la séparation des os et de la peau, et le transport de la dépouille royale tout en évitant la contamination…).

Du Moët et Chandon à l'étalage des supermarchés. *C'est à boire qu'il nous faut.*

Exposition de tableaux du Douanier Rousseau (*La charmeuse de serpent*, *Cheval attaqué par un jaguar*), puis de Watteau (l'*Embarquement pour l'île de Cythère*), au Grand Palais. Les sculptures de Camille Claudel au musée Rodin, puis le baise-main d'un Argentin affichant un foulard rouge vif et l'orgueil de sa lignée paternelle française.

Les Champs-Élysées, pour la Noël, illuminés, tel un conte de fées égrené sur l'Avenue.

Les oiseaux du parc de Montsouris, pareils à ceux du monde entier. Pigeons et mouettes, tous à l'assaut de pain rassis. Leur fabuleuse énergie. Une sexagénaire vêtue d'un manteau grisâtre, plein cap sur moi après avoir posé ses sacs à provisions sur un banc proche, pour me demander, *pardon, Madame*, la faveur de lui écrire sur un billet ces mots : Merci, Madame, pour les étrennes.

Une neige rosée sur la capitale, issue de nuages venus du sud avec le vent. Neige colorée par le fer et le potassium des grains de sable du Sahara. Boulevard Jourdan, jogging d'un Africain, un gros flocon accroché au sourcil. Extrême froidure des jours subséquents. Le métro transmué en abri nocturne pour les clochards tandis que meurent par milliers les cigognes en transit vers l'Afrique. Les étudiants argentins se gaussant de «la Canadienne» qui devrait pourtant être rompue aux degrés sous zéro ; mais on lui a assigné la chambre à l'angle du bâtiment, pleine de mémoire peut-être – Cortázar et tout le bazar – mais la plus froide de tout l'édifice. Sur ma table de travail, face à une fenêtre à la vitre intérieure givrée, une bougie allumée pour me réchauffer. Être transie au point de se voir recueillie dans la chambre d'un couple d'universitaires brésiliens ; dormir au chaud auprès d'une elle, enceinte.

Trois sangliers écartelés, à l'étalage d'un marchand de gibier.

À la vitrine d'un pâtissier : NOUS SOMMES OUVERTS POUR LES ROIS. Et pour les reines alors… les «p'tites dames», ses clientes ?

La tour Eiffel, le Salon du livre de Paris. Victor Hugo et Balzac (pèlerinage à l'un de leurs logis). Ariane Mouchkine, hors de son Théâtre du Soleil, aux fourneaux à cuisiner

avec une bonne humeur contagieuse, des crevettes et des bigorneaux pour le cercle des disciples de la professeure et romancière Hélène Cixous. Géants endormis par la Faucheuse et géantes douées de vie, dans une communion des grands, orchestrée par la voyageuse que je suis et qui va son chemin, appuyée sur son bâton de pèlerin des Lettres.

Les cafés incontournables : Les deux magots, le Flore.

Les autres lieux de restauration, un peu pour le nom : Le temps des cerises, Au chien qui fume, Au pied de cochon.

À la Closerie des lilas, les tables de Sartre, d'Apollinaire, de Lénine, la lotte au chou vert, la tarte tatin.

À la crémerie Polidor : raie et riz.

Au théâtre national de l'Odéon, tango et flamenco, sur invitation du consul de l'Argentine. À la Maison de ses compatriotes, des artichauts verts et violets, à la vapeur, ainsi que des frites et des moules au vin blanc, préparés par mes soins dans la cuisinette commune, pour un repas festif avec les Brésiliens conviviaux (une redondance…).

Le poids des siècles sur Notre-Dame-de-Paris. File d'attente pascale à la cathédrale en vue de baiser le Saint-Clou et, tant qu'à y être, un fragment de la Croix et une imitation de la Couronne d'épines.

L'apesanteur des morts au Père-Lachaise. Le dernier en date : Truffaut, sur la tombe de qui déposer un œillet de poète au nom d'une admiratrice du Québec. Le dolmen du spirite en chef Allan Kardec, le plus fleuri du cimetière. La sépulture de Colette, le mausolée d'Héloïse et Abélard, les ossements de Molière et de La Fontaine. L'apparition d'un habitué de l'endroit, père nourricier des célèbres chats errants, et son offre de me mener vers une statue singulière : le gisant du journaliste Victor Noir tué à vingt-deux ans par le prince Pierre Bonaparte, et surtout son sexe poli par le frottement rituel d'humains stériles, impotents ou pervers allongés sur lui, la nuit. Le monument funéraire de Jim Morrison, chanteur et chaman de la scène, disparu en pleine jeunesse et gloire.

Mais tu est partie, fragile / Vers l'au-delà / Et je reste, malhabile / Fa, sol, do, fa… Joie inaugurale des plus beaux matins du monde, gratuite, en plein midi gris, activée par Barbara. Retrouvé ma voix avec une petite cantate et mon

chant livré à Paris en rémission de l'ignorance et de la peur humaines, dévastatrices, qui nous empêchent de vivre. Bellement, la pérégrination s'achève.

*

Seconde traversée en terre de France au mois de mai de l'an 1989. Rapide passage.

L'ange doré de la place de la Bastille : le Génie de la Liberté prisonnier au sommet d'une interminable colonne. Le vrai demi-sourire d'une petite bohémienne, sur réception d'un franc.

Des crêpes, sarrasin et beurre, arrosées de cidre de pomme (du bon). Des parcs : de la Villette, du Bois-de-Boulogne, de Bagatelle.

Un dojo zen dans le 13e, où visiter une connaissance québécoise. Encens, thé et le bouddha pour la santé du corps-esprit.

*

Sept ans avant la fin du siècle, s'envoler pour la troisième fois vers le corps de Paris en invoquant des motifs tout à fait nobles : travail d'écriture et culture de l'amitié. Le temps d'une lunaison.

Cheminer à nouveau vers la maison de Victor Hugo dans le Marais. Faire halte à l'église Saint-Paul-Saint-Louis, être frappée là par des bénitiers en forme de coquilles et apprendre plus tard que c'est Hugo justement, résidant alors place des Vosges, qui avait offert les vasques à l'église.

Chez Victor Hugo, tomber sur Diane Dufresne dans le *salon chinois* reconstitué, conçu par le poète et pair de France pour l'amante Juliette Drouet. La semaine suivante, rejoindre la chanteuse solitaire en sa demeure parisienne et sabler le champagne en sa compagnie. Parler des étoiles avec la star… Comment croire que nous sommes seuls dans l'univers ?

Saluer *in situ* le lieu de naissance d'Édith Piaf : un bout de trottoir du quartier Belleville. Entrer dans un troquet où le passe-temps de la plantureuse patronne aux joues couperosées consiste à engueuler les habitués avec une tendresse maternelle.

Acheter des marrons à un Indien moustachu, coiffé d'un turban en lainage et couvant des yeux ses châtaignes sur le grill. Commander un thé à la menthe fraîche à un Syrien au restaurant de l'Institut du monde arabe.

Assister à un concert d'orgue à Notre-Dame, les pieds sur une des bouches de soufflage exhalant son haleine chaude depuis le sol de la cathédrale.

Se réjouir des centaines de volatiles perchés sur les dossiers des bancs publics, place du Châtelet. Laisser un pigeon frôler ma cheville de ses plumes chaudes – quelle douceur – et mettre une patte fraîche sur mon pied – quelle confiance. Remarquer la fiente sur le monument à Gérard de Nerval, tout près de la pierre où sont gravés les vers du «Desdichado».

Contempler, depuis l'île Saint-Louis, la lune au crépuscule, ses reflets sur l'eau légèrement frissonnante de la Seine. Des jours plus tard, le fleuve débordant de son lit, léchant les quais de pierre, enjambant les parapets, tâtant les rues avoisinantes, s'étendant sur le square du Vert-Galant avant d'embrasser la station de métro Saint-Michel.

Se tenir debout, au musée Guimet des arts asiatiques, devant Shiva dansant et les bronzes dorés de Zanabazar. Malgré cette beauté, ne pas rester plus d'une heure dans un musée, suivant de la sorte le conseil du spécialiste de la renaissance italienne, Bernard Berenson.

Courir dans les couloirs du Louvre nouveau, peu avant la fermeture, pour ne pas manquer l'éblouissement des Delacroix. Pendant une messe mortuaire à l'église Saint-Sulpice, admirer encore dans la chapelle de la Vierge le tableau fétiche du maître, la *Lutte de l'ange avec Jacob*.

Partir. Pour la troisième fois abandonner Paris, tournant le dos au soleil couchant en chute libre sur la rue de Longchamp.

Trois petits tours et puis s'en va. Savoir qu'on regagnera la Ville Lumière, pour redire la comptine et ressusciter l'enfance.